

**Discours prononcé à l'occasion de la remise du
Trophée de la recherche en éthique de la Fondation Ostad Elahi
Au CNAM, Paris, le 17 juin 2010.**

C'est avec beaucoup d'émotion que je reçois aujourd'hui le trophée de la recherche en éthique de la Fondation Ostad Elahi au nom du Département d'éthique de l'Université catholique de Lille. L'engagement de l'Université catholique de Lille vis-à-vis de la recherche et de l'enseignement en éthique a déjà une histoire de plusieurs dizaine d'années. En 1984 déjà, s'était créé le Centre d'éthique médicale, le CEM, qui est encore très actif aujourd'hui et constitue le pôle principal de notre département, aux côtés du Centre de recherche en éthique économique, le CREE.

Deux autres pôles sectoriels font également partie de ce département transdisciplinaire : le plus récent porte sur la question de la famille. Celui dont j'ai la charge, le Centre d'éthique technologique, existe depuis 15 ans. Il porte sur la question technique et le monde des ingénieurs, explorant ainsi un domaine original dans le paysage de la recherche en éthique.

En effet, tandis que l'éthique biomédicale, l'éthique des affaires et même l'éthique de la famille sont des domaines connus du public, l'association des termes « éthique » et « technique » (quand il ne s'agit pas de techniques médicales ou biomédicales) ne va pas de soi : « éthique » et « ingénieur » encore moins.

Il n'est pas rare d'ailleurs que l'on me demande pourquoi les ingénieurs, pourquoi les hommes et les femmes de la technique mériteraient un intérêt spécifique plus que tant d'autres professionnels. Les médecins, les infirmières oui, les travailleurs sociaux sans doute, les juges certainement, les hommes d'affaires n'en parlons pas ! Et si l'on se préoccupe des questions scientifiques et techniques, il apparaît évident que les chercheurs méritent notre attention, notre vigilance collective aussi bien que l'élaboration de garde fou. Mais les ingénieurs ! Pourquoi les ingénieurs ?

En fait, c'est l'absence de réflexion éthique sur le monde des ingénieurs qui constitue pour moi un grand paradoxe, à notre époque plus que jamais. En effet, tout le monde s'inquiète des impacts sociaux, environnementaux des grands choix technologiques du passé et s'interroge sur ceux à venir. Depuis la conférence de Rio en 1992, nombreuses sont les institutions, nombreux sont les individus, qui se sont mis à la recherche de moyens permettant de transformer notre façon de produire et de consommer pour maintenir une terre viable et vivable. C'est ce que l'on appelle le développement durable.

Or, ce qui me frappe, c'est l'absence de visibilité du rôle des ingénieurs, des hommes et des femmes de la technique dans ces débats, qu'il s'agisse de réfléchir aux causes de nos problèmes contemporains qui seront demain ceux de nos enfants, ou qu'il s'agisse de penser aux solutions, de concevoir et mettre en œuvre les moyens de rendre la terre plus habitable pour tous .

Pourtant, ils sont là et bien là, les ingénieurs avec leur culture de l'efficace. Ils sont même à l'avant-garde de l'« éthique technologique » pour reprendre les termes de Jacques Ellul pour qui notre erreur serait de ne voir dans la technique qu'un moyen neutre au service de finalités extérieures. Nous vivons dans un monde « technologisé » dont nous n'avons pas toujours pleinement conscience. Nous sommes dépendants d'un système dont les ingénieurs sont des figures incontournables parce qu'ils le font exister concrètement et parce qu'ils en incarnent les valeurs.

Pourtant, les ingénieurs sont là et bien là aussi quand il s'agit de trouver de nouvelles solutions concrètes, appliquées, aux problèmes de l'environnement, du développement, pour ne citer que ces deux enjeux-là.... Ils sont bel et bien là pour inventer, concevoir et fabriquer de nouvelles façons de produire, moins énergivores, plus respectueuses de la nature, plus attentives à la santé publique, plus attentive aussi à celles aussi des salariés des entreprises ... Non seulement, ils sont là, mais ils et elles savent faire des choses que bien d'autres comme nous ne savent pas faire et dont collectivement nous avons besoin.

Loin donc d'accuser les ingénieurs de tous les maux de la planète, loin de les attendre comme les héros de son sauvetage, je me contente de m'étonner de l'absence d'intérêt porté sur leur catégorie professionnelle quand on parle de l'éthique, de la solidarité et des enjeux cruciaux de notre époque. C'est cet étonnement, toujours intact d'ailleurs, qui m'a conduit à faire de ce groupe l'objet de mon attention, et ce, depuis plus de quinze ans.

Ainsi, lors de mon doctorat, réalisé à l'EHESS sous la direction d'André Grelon, je me suis d'abord intéressée à l'émergence du questionnement éthique dans le milieu des ingénieurs, en m'appuyant sur les discours produits au sein de leurs organisations, dans diverses régions du monde. Dans un second temps, j'ai voulu confronter ces discours aux représentations que les ingénieurs avaient eux-mêmes de leurs responsabilités : ce fut l'objet d'une enquête par questionnaire qui toucha, il y a dix ans, 3901 ingénieurs diplômés.

Mon nouveau projet, celui qui a retenu l'attention des membres du jury des Trophées de la recherche en éthique a pour ambition de répondre à certaines questions restées depuis en suspens. Il porte sur l'éthique en acte plutôt qu'en parole. Il s'intéresse aux destins et trajectoires d'individus plutôt qu'à la culture et les valeurs d'un groupe.

Concrètement, il repose sur deux enquêtes. La première s'appuie sur l'analyse d'une cinquantaine de parcours professionnels d'ingénieurs dont le métier constitue une réponse aux enjeux primordiaux de notre époque en termes de justice sociales et de solidarité humaine. Ingénieurs au service du développement, du développement durable, de la lutte contre la pénibilité du travail, ou encore au service de la paix, ils ont en commun d'être des « marginaux statistiques » au sein de leur groupe professionnel. Celui-ci est en effet constitué surtout de cadres supérieurs, salariés de grandes entreprises multinationales.

Les ingénieurs se décrivent volontiers comme étant devenus tels par hasard. L'obtention de leur diplôme serait tout sauf la porte d'entrée dans une vocation : elle ne serait trop souvent que le destin de jeunes forts en maths. Ce n'est cependant pas le cas pour tous.

Je raconte volontiers l'histoire de cette femme ingénieure qui enfant passait son temps à construire des maisons en légo, au grand dam de ses parents. Après son diplôme de l'Ecole nationale des travaux public, elle a travaillé plusieurs années dans la construction où elle a commencé à s'intéresser au logement social. Elle a continué sa carrière chez un bailleur social, puis au service d'une collectivité locale dans le cadre de la réhabilitation d'un quartier. Aujourd'hui, vingt ans après l'obtention de son diplôme, c'est au sein de la fondation Emmaüs qu'elle poursuit son engagement pour la lutte contre le mal logement. Elle incarne magnifiquement qu'être ingénieur peut être une vocation, et pas seulement une vocation de la technique pour la technique.

Comment donc les ingénieurs que j'ai retenus pour constituer mon échantillon d' « ingénieurs atypiques » en sont-ils arrivés où ils sont ? Quels sont les facteurs qui ont pesé sur leur parcours pas comme les autres ? Quels événements, quelles rencontres ont compté ? Quels choix, quels renoncement ont dû être faits ? Où ont-ils trouvé les marges de liberté ? Quels étaient leur rêve d'enfant ? Et en définitive, qu'ont-ils en commun ? Voilà un aperçu des questions auxquels je souhaite répondre grâce à cette première enquête.

La seconde enquête consiste à suivre des jeunes de leur première année à leur dernière année de formation, des étudiants choisis pour leur façon justement de ne pas se distinguer du lot, d'apparaître, en tout cas à cette période de leur vie, comme étant plutôt « normaux », d'un point de vue statistique. Ils seront vingt en tout, rencontrés annuellement pour cerner la façon dont ils et elles perçoivent le métier d'ingénieur et surtout pour raconter les temps forts de leur vie d'étudiant.

Le cœur de cette deuxième enquête consiste à repérer les moments où les futurs ingénieurs font des choix dans ces quelques années cruciales où ils passent de l'adolescence à la vie adulte.

Ce sont en définitive, vous l'avez bien compris, les questions du sens, de l'engagement et de la liberté humaine qui sont au cœur de mon projet, des questions très universelles, susceptibles d'interpeller bien d'autres professionnels que les ingénieurs...

Je conclurais ce discours en disant que je me sens moi-même très privilégiée d'avoir pu formuler ce projet de recherche avec une immense liberté, grâce au soutien de mon université, grâce également à celui de l'entreprise Eiffage qui l'a retenu dans le cadre de sa politique d'aide à la recherche. Je suis extrêmement heureuse de voir confirmée aujourd'hui mon intuition que les questions que je me pose peuvent interpeller d'autres que moi.

Merci pour l'encouragement à poursuivre dans la direction que je me suis donnée.

Merci pour l'honneur que vous me faites en m'attribuant ce trophée de la recherche.

Au travail, maintenant !

Christelle DIDIER